

DES OMBRES SUR LA FIGURE DU MONDE¹

Christian GRATALOUP

Résumé

Pour voir le Monde, il faut passer par une image, un planisphère. Or cette figure est également une représentation, une image mentale du Monde. Son origine remonte à l'Europe médiévale, qui réutilise des mots et des conceptions antiques. La « notion » de continent n'a plus de validité qu'historique. La formulation curieuse d'Océanie, héritage des fabuleuses Terres antipodes, en témoigne, entre autres. Comment, alors, découper le Monde ? Une piste est proposée, réutilisant de façon géohistorique l'usage de la zonalité.

Mots-clés

monde, planisphère, continent, orientation, mappemonde, zone, centre-périphérie, géohistoire

Abstract

To see the World, we have to use a picture, a planisphere. However this figure is also a representation, a mental picture of the World. His origin goes back to the Europe of Middle Age, who used antique words and ideas. The notion of « Continent » has no more validity, but only historical meaning. The curious expression of Oceania, heritage of fabulous Antipodean Lands, is a witness of this use. So, how do to cut out the World ? A suggestion is did, as an geohistorical way to use the zonality.

Keywords

world, planisphere, continent, orientation, map of the world, zone, core-periphery, geohistory

Aujourd'hui, qu'on s'en félicite ou qu'on le combatte, l'existence d'un niveau mondial de plus en plus prégnant s'impose comme une évidence. Le processus qui le produit, la mondialisation, s'inscrit dans une temporalité très longue (Beaud *et al.*, 1999). Penser le Monde se fait spontanément par l'usage de planisphères ; c'est sous forme de ces images, sur papier ou sur écran, imprimées ou mentales, que nous apparaît ce niveau. Le Monde a effectivement un visage, mais c'est un portrait qui n'est pas sans ambiguïtés. Il porte les marques de ses origines historiques et nous permet de projeter sur lui des grilles de lectures géographiques, or ces marques et ces grilles guident nos interprétations, orientent nos travaux, conditionnent notre enseignement : la géographie du Monde que nous produisons et reproduisons dépend de ses figures, donc de leur histoire. Cet exposé ne vise pas à nous détourner de l'usage des planisphères les plus familiers, bien au contraire, mais à les relativiser et les insérer dans une vision du Monde plus diversifiée.

Le lecteur aura peut-être remarqué, dès le titre, ce que l'auditeur de la conférence ne pouvait percevoir : le terme « Monde » comporte une majuscule. Il s'agit, en effet, d'un toponyme, du nom d'une réalité géographique spécifique, l'espace mondial tel qu'il s'est constitué depuis la fin du XV^e siècle, tout en intégrant ou en contredisant des héritages souvent beaucoup plus anciens. Le problème

qui nous concerne est que le Monde est un monde. Toute société, tout élément autonome au sein d'une totalité sociale plus vaste, est porteuse de son monde, de même que de son histoire. Son monde, c'est la vision qu'elle se donne - et parfois donne aux autres - de l'ensemble de l'espace qu'elle peut imaginer. D'un même mouvement, elle produit une représentation historique, des origines, de l'évolution, voire du futur de l'univers qu'elle conçoit et dans lequel elle se situe. Toute société propose ainsi sa mise en scène et pour cela construit son propre « théâtre du monde », comme on disait autrefois pour désigner un recueil de cartes, avant que Mercator n'ait imposé le terme d'atlas.

Une telle représentation, un monde ainsi rêvé, n'est pas déconnectée du territoire occupé par la société qui le produit, ni même de l'espace connu au-delà. Au contraire, elle présente fréquemment, sous une forme transformée par le processus de mythification, la structure territoriale même de sa société-auteur. Ce qui fait qu'il n'y avait très certainement aucune contradiction entre deux types de cartographies anciennes qui nous semblent aujourd'hui diamétralement opposées : les instruments de localisations pratiques, d'une part, et les visions du monde de l'autre. On pourrait opposer, à titre d'exemple, deux figures très anciennes : le « cadastre de Bedolina » et la « mappemonde de Sargon d'Agadé » .



Figure 1. Le « cadastre de Bedolina »

Cette figure reproduit le dessin de Miguel Beltran Lloris reproduit par Christian Jacob dans *L'empire des cartes* (Albin Michel, 1992).

Cette célèbre gravure rupestre est taillée dans un rocher dominant la vallée glaciaire du Val Camonica, dans le nord de l'Italie. En situation de belvédère, elle montre l'occupation qui fut faite du fond de vallée en contrebas par des populations successives de l'âge du bronze, à la fin du deuxième et au début du premier millénaire avant notre ère. On la considère souvent comme le premier cadastre connu, bien antérieure aux dessins des centuriations romaines. Une carte de ce type est un outil de maîtrise du territoire ; comme un relevé d'itinéraire ou de terrain de chasse, chaque élément pouvait être révisé et sa cartographie modifiée. De même, son usage amenait sans doute à se poser des questions sur l'efficacité des modes de représentation. Bref on aurait là le lointain ancêtre de notre cartographie rationnelle, savante.

On trouve des exemples variés et divers de telles cartes à finalité pratique. Une interprétation possible de certaines fresques rupestres paléolithiques serait de les considérer comme des descriptions de terrains de chasse. Des cartes d'itinéraires fort émouvantes sont sans doute celles que les Polynésiens dressaient avec des baguettes de bois, attachées par des fibres végétales, avec des coquillages pour représenter les îles. De telles cartes sont fascinantes quand on pense aux modestes conditions techniques du contexte de leur élaboration et, en même temps, à leur très grande efficacité puisqu'elles permirent de naviguer à travers le Pacifique.



Figure 2. Une carte de navigation polynésienne

Cette carte polynésienne se trouve au Musée de l'Homme de Paris. Elle est reproduite dans le catalogue de l'exposition *Cartes et figures de la Terre* (Centre Georges Pompidou, 1980).

En revanche, une figure comme celle des conquêtes de Sargon d'Agadé donne à voir un monde : les deux cercles emboîtés pris entre deux demi-sphères représentent la figure de l'univers telle qu'on la concevait dans la Mésopotamie ancienne. Cette représentation du monde s'est largement diffusée à partir du Croissant fertile ; de ce fait, elle peut raisonnablement être considérée comme le lointain ancêtre de la vision médiévale du Monde et, au-delà, des planisphères qui nous sont plus familiers.

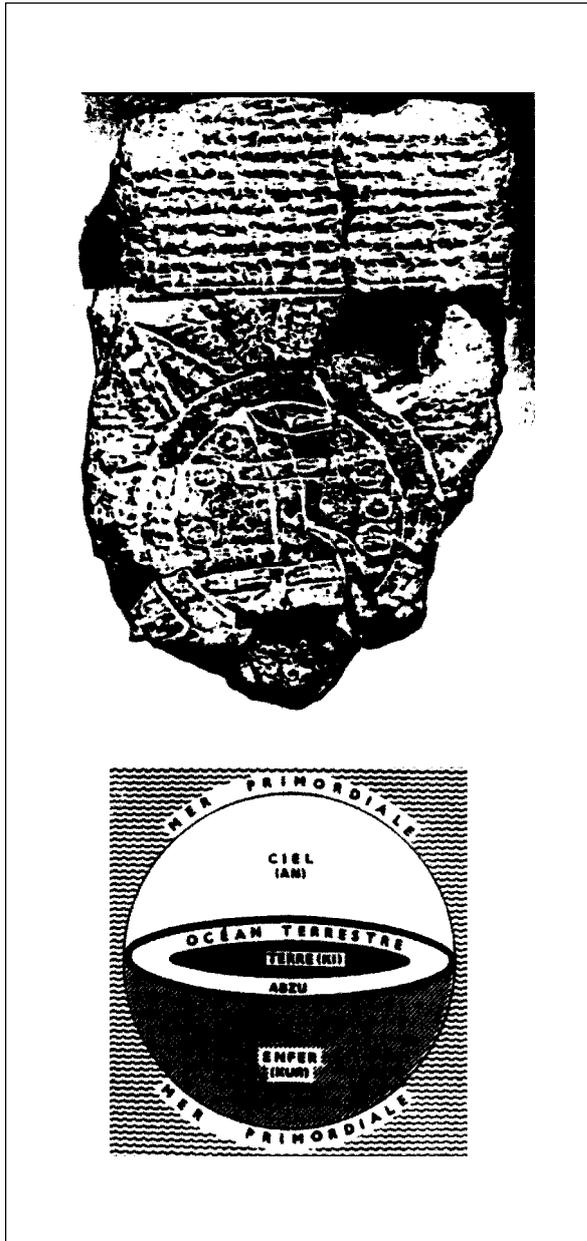


Figure 3. Le monde de Sargon d'Agadé
 Cette tablette du VII^e siècle av. J.-C., actuellement au British Museum, associe un texte en cunéiforme relatant les conquêtes de Sargon d'Agadé vers 2300 av. J. -C. et une représentation de la carte du Monde.
 Source de cette figure et de son interprétation : catalogue de l'exposition *Naissance de l'écriture* (Grand Palais) (Éditions de la Réunion des Musées nationaux, 1982).

La Terre plate et entourée de l'Océan nous semble aujourd'hui une vision mythique, cet héritage n'est pourtant pas tout à fait effacé.

L'histoire de la cartographie pourrait être envisagée comme l'affirmation du premier type de figure au détriment du second. La logique d'une représentation de l'espace constamment confrontée à l'expérience, dont le rocher de Bedolina pourrait représenter l'archétype, prendrait progressivement le pas sur le mythe cartographique, symbolisé par l'image du monde de Sargon d'Agadé. Cette vision de l'Histoire scientifique pêche, cependant, quelque peu par positivisme. S'il est vrai que, au niveau du vaste monde, la plupart des sociétés furent longtemps trop pauvres en informations. Les modèles de mondes qu'elles construisaient ne pouvaient donc guère être remis en cause. Le champ restait libre pour la production mythique. Il y a bien eu, effectivement, élaboration progressive de cartes de plus en plus informées à des échelles graphiques de plus en plus petites. Mais cela n'exclut pas le fait que les cartes restaient nécessairement porteuses d'une vision du monde, ni que les plus visiblement mythiques aient pris en compte les espaces concrètement connus par leurs auteurs.

Ainsi, dans le monde de Sargon, tel que la tablette du VII^e siècle le donne à voir, l'essentiel de l'espace terrestre est composé d'une grande vallée allant de « la mer d'en haut » à « la mer d'en bas » : intégration de la perception géographique que l'on peut avoir en Mésopotamie, entre la Méditerranée (en « amont ») et le golfe arabo-persique (effectivement en aval). Nous verrons ainsi que les mappemondes médiévales intègrent progressivement des connaissances factuelles à mesure que l'horizon des Européens s'élargit ; la logique d'ensemble, celle d'un monde pensé comme un disque plat entouré d'un océan à la manière mésopotamienne, n'est finalement remise en cause qu'au moment où il n'est plus du tout possible d'intégrer de nouvelles informations, lorsqu'au XV^e siècle la rotondité terrestre s'impose à la pensée savante.

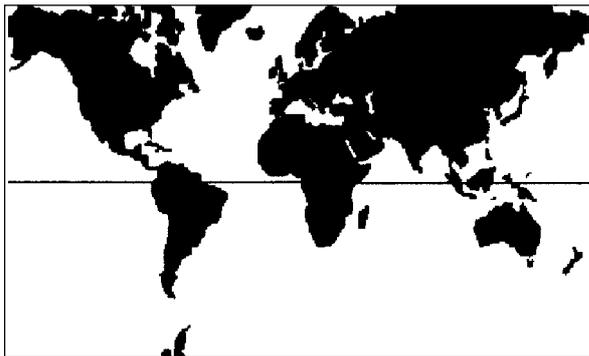
Réciproquement, et c'est là l'idée centrale de cette conférence, nos cartes contemporaines ne sont pas sans être également porteuses d'une vision du monde, du Monde peut-on écrire puisqu'il s'agit du niveau mondial construit en même temps que sa représentation. L'histoire du planisphère prend ses racines dans une pensée cartographique mythique tout en évoluant sous l'influence des informations rapportées par les voyageurs. Et ces découvreurs qui transforment le mythe sont pourtant partis en pensant leur trajet dans le cadre de cette vision (Boorstin, 1986). Cela a pu guider la découverte, la jonction de mondes jusque-là étrangers les uns aux autres, comme cela a pu aussi représenter un obstacle mental, comme l'histoire du mythique continent austral nous le montrera, à une saisie plus efficace et plus rapide du globe.

Voyons d'abord comment nous percevons et pensons le

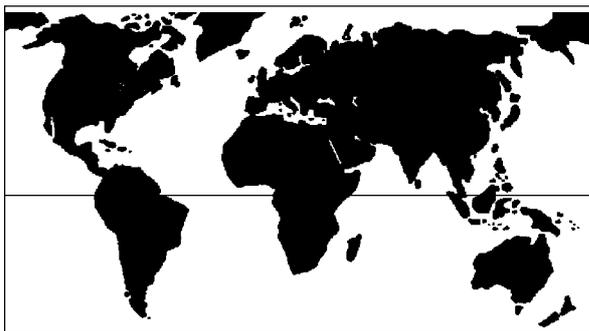
Monde pour ensuite en réfléchir sa division.

I. UNE VISION DU MONDE

L'image mentale que nous associons spontanément au mot « monde » ressemble à la figure 4 : un planisphère eurocentré et orienté au nord. Même si la projection de Mercator, utilisée dans cette image du Monde, pose notamment des problèmes de surface parce que les angles sont justes, elle représente l'essentiel de notre représentation : le Monde s'inscrit dans un quadrilatère dont chacun des côtés correspond à un point cardinal. La projection Lambert zénithale (Figure 5), si elle évite certaines distorsions par trop évidentes, ne change rien à l'affaire. On pourrait en dire tout autant, même si elle s'inscrit dans une ellipse, de la projection de Mollweide (Figure 6) mise à la mode autrefois par le *Traité de géographie physique* d'Emmanuel de Martonne, ou par la projection de Peters qui a connu son moment de notoriété dans les années 1980. Dans tous les cas, le Monde connaît un



haut et un bas, un centre et une marge, et ce n'est pas



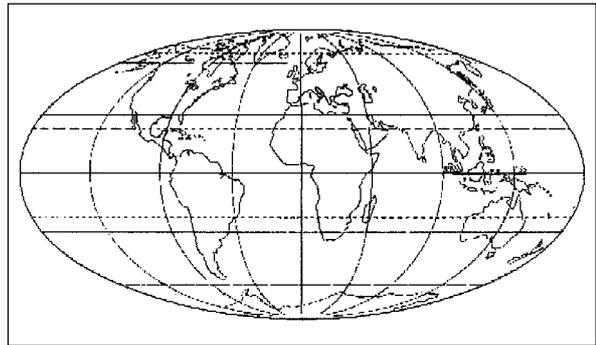
sans importance.

Figure 4. Un planisphère selon la projection de mercator

Figure 5. Un planisphère selon une projection Lambert zénithale

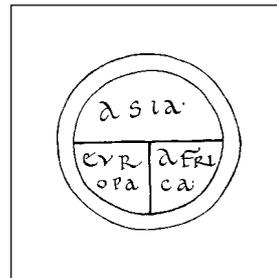
De tels planisphères descendent directement de la mapemonde médiévale, souvent nommée « T dans O ». La figure 7 nous donne à voir la version la plus élémen-

taire, dite d'Isidore de Séville, telle que la présente un manuscrit d'un texte du théologien espagnol daté du XI^e siècle. La cartographie hellénistique n'est intéressante, dans notre perspective, que lorsqu'elle resurgit à la fin du XIV^e siècle avec la géographie ptoléméenne. Comme pour la figuration de Sargon d'Agadé (Figure 3), la Terre est un disque plat entouré d'un océan circulaire. Deux



aspects nous importent ici, car ils nous marquent toujours : la position par rapport aux points cardinaux et la division continentale.

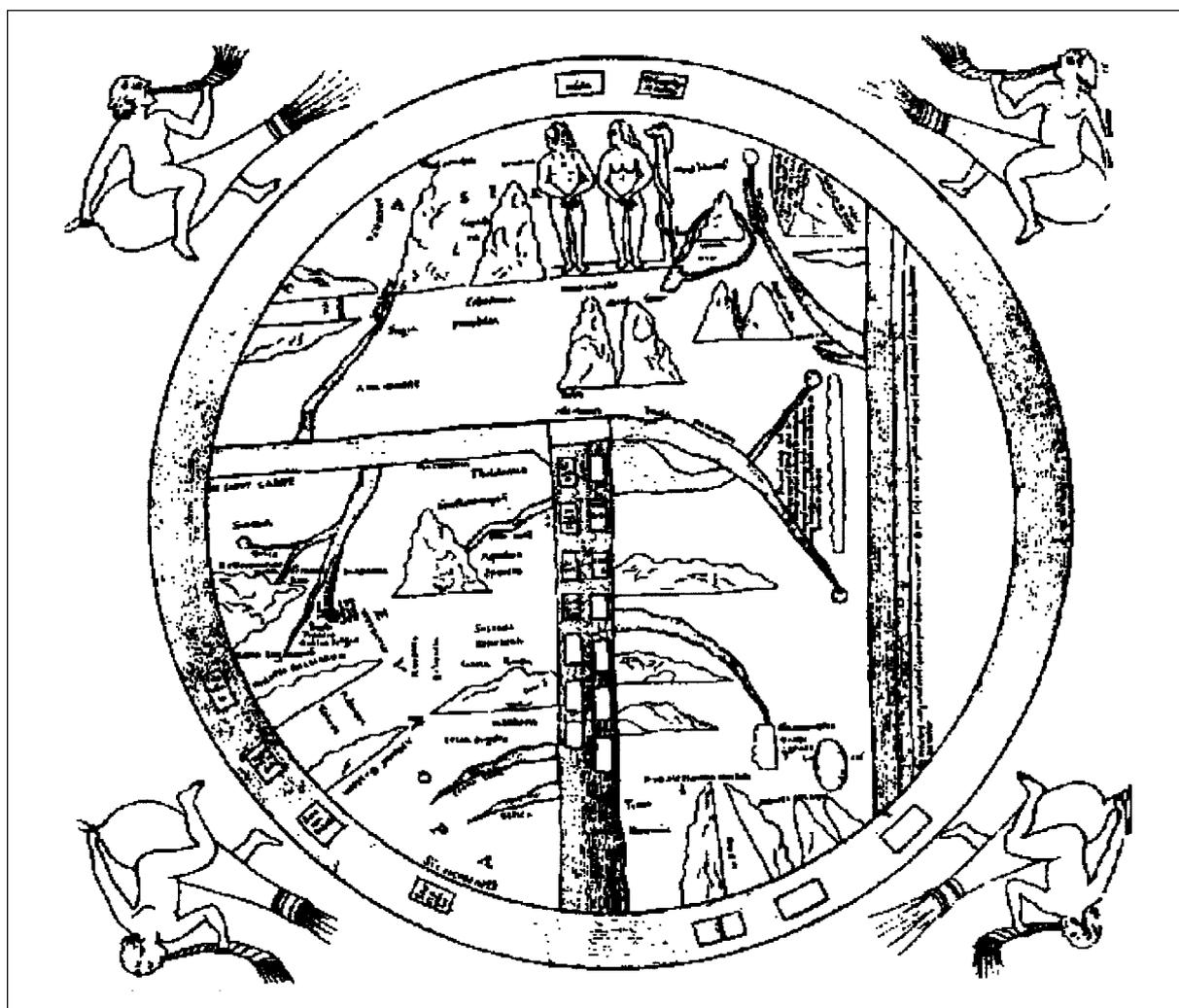
Figure 6. selon la



Le Monde projection de Mollweide

Figure 7. Le monde selon Isidore de Séville (manuscrit de Munich, XI^e siècle)

Nous n'y prenons plus garde, mais le mot « orientation » est bien étrange. Orienter un lieu ou une carte, c'est les situer par rapport aux points cardinaux, le nord étant généralement « en face », ou en haut pour une carte ; il faudrait donc littéralement dire « septentrionner » ! C'est aux représentations médiévales du monde que nous devons le terme « orienté » (1485) qui donnera ultérieurement « orientation » (1834). La disposition vers l'est, le soleil levant, n'est pas, il est vrai, une initiative de l'Occident médiéval. Déjà dans le monde antique, les temples avaient souvent été disposés avec la façade tournée vers l'orient (le soleil levant, mais aussi l'origine de la plupart des traits de civilisation). Les Chrétiens prirent très tôt l'habitude de se tourner vers l'est pour prier. Origène, au début du troisième siècle, est le premier à mentionner cette pratique. À partir du V^e siècle, les églises furent construites, autant que faire se peut, de manière



que le sanctuaire fut placé à l'orient et l'entrée à l'ouest. Il était alors logique que les cartes soient également disposées selon l'orientation, au sens littéral du terme, dominante. Il nous en reste le mot.

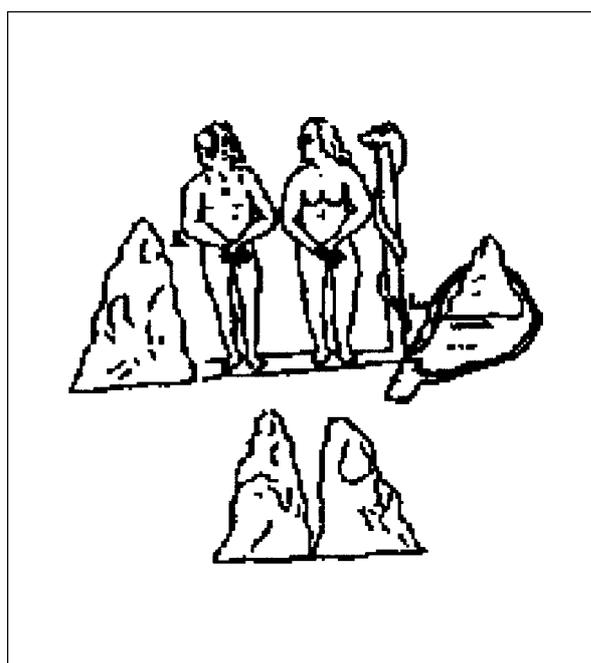


Figure 9. Zoom sur l'Eden

Figure 8. Carte « T dans O » de la bibliothèque de Turin (XII^e siècle)

Placer l'est en haut du monde, c'était également permettre une lecture historique de l'espace. Si l'on prête attention à la figure 8, qui nous donne à voir l'une des plus célèbres « T dans O », on voit au sommet du cercle deux personnages dont la nudité honteuse trahit l'identité : Adam et Eve (Figure 9). La Bible (et, éventuellement, le film d'Elia Kazan pour les inconditionnels de James Dean) nous apprend qu'à l'est de l'Eden, il n'y a rien. En effet, si le Paradis originel est bien terrestre, il est cartographiable. Il est vrai que certains exégètes pensaient qu'il avait disparu avec le Déluge, mais cela n'exclut pas de situer son ancien emplacement. Donc, en haut, à l'Extrême-Orient, le lieu de l'Homme ancien. Au centre, logiquement, celui de l'Homme nouveau : Jérusalem. Ainsi, la cartographie chrétienne médiévale n'est pas si éloignée de la pensée musulmane contemporaine qui ordonne le monde en sept climats² : un au centre, autour des Lieux Saints

(dont Jérusalem), et six en pétales autour.

La représentation chrétienne découpe le monde en trois parties inégales, comme le montre clairement la figure attribuée à Isidore de Séville (Figure 7). Cette tripartition s'inscrit également dans l'exégèse biblique ; après le Déluge, la Terre fut repeuplée à partir des familles des trois fils de Noé. La Genèse nous raconte (9-18 à 10-32), en effet, que Noé après le retrait des eaux inventa la viticulture et, dans la foulée, l'ivresse ; endormi dans une position impudique, il fut moqué par son fils Cham au grand scandale des deux autres fils, Sem et Japhet. Après son réveil, le patriarche maudit la descendance de Cham et indiqua même qu'elle servirait d'esclaves aux familles des deux autres frères³. Évidemment, les lieux cités par la Bible où se dispersèrent les descendants de Noé ne correspondent guère à nos continents. Mais cette tripartition fut longtemps la base des classements des peuples avec une correspondance approximative aux trois parties du monde (à Sem l'Asie, à Cham l'Afrique et à Japhet l'Europe)⁴.

Ces trois portions de l'oekoumène, qu'on nommera beaucoup plus tardivement des « continents »⁵ portent des toponymes dont les origines sont, elles, gréco-romaines : Asia, Africa et Europa. Cela ne signifie pas que l'idée de continent et ce découpage précis du monde datent de l'Antiquité. Pour les anciens, il s'agissait plutôt de directions, à partir du centre, de la Méditerranée. L'ombilic originel est même bien plus restreint, puisqu'il s'agit de la mer Egée, la matrice du monde grec. La rive occidentale en était nommée « Europe » et l'orientale « Asie ». Le premier nom prend ses racines dans un récit mythologique bien connu, celui d'une prin-

cesse phénicienne dont la beauté avait attiré les regards de Zeus, facilement inflammables il est vrai. Le procédé de séduction qu'il employa, se transformer en un superbe taureau blanc, peut nous sembler plutôt étrange, mais il n'est sans doute pas sans référence à certains cultes orientaux. Le trait le plus clair du récit est qu'après que la belle Europe soit montée sur son dos, le fougueux bovidé divin l'emporta au-delà des mers jusqu'à l'île de Crète où il put arriver à ses fins. Dans ce récit fondateur, il est facile de lire un processus de diffusion permettant aux Grecs de garder trace de la dette qu'ils devaient aux Phéniciens, ainsi qu'aux origines crétoises de leur société.

Les Romains firent leur cette terminologie et c'est sous forme latine que les trois noms continentaux nous furent transmis ; c'est pourquoi d'ailleurs, lorsqu'il fallut nommer les nouvelles terres occidentales au XVI^e siècle, on créa une nouvelle personnalité latine et féminine : l'*America*. La représentation symbolique des continents s'est toujours faite sous forme de femmes, parées des attributs que la société européenne leurs prêtait - nous y reviendrons. Dans la pensée romaine, les trois termes continuent à ne désigner que des orientations : au nord, à l'est et au sud de la mer centrale. Ce ne sont pas, à proprement parler, des découpages du monde. Le terme d'*Africa* n'est pas d'ailleurs le toponyme usité pour l'étendue au midi de la Méditerranée ; on parle plutôt de *Lybia* ; Africa désigne la province correspondant approximativement à l'actuelle Tunisie. Aujourd'hui la partie est devenue le tout.

Avant de quitter l'origine de notre vision du Monde, remarquons que la forme T dans O a longtemps résisté.

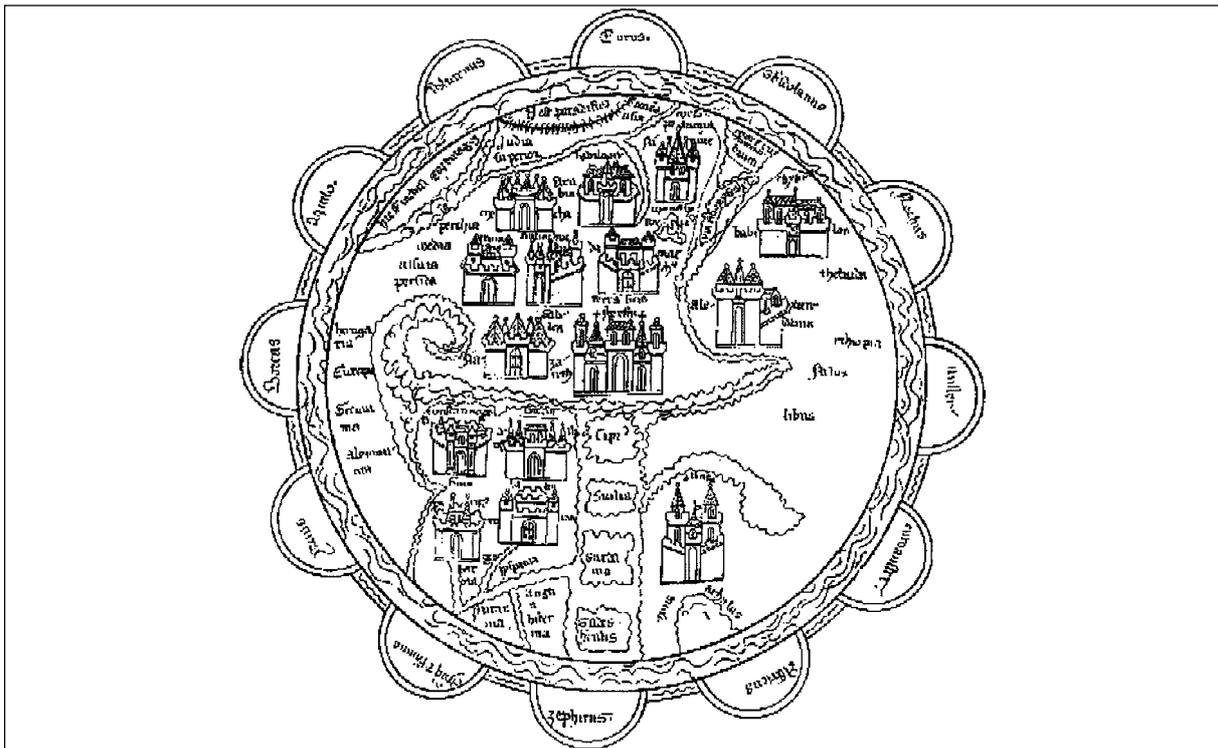


Figure 10. La mappemonde T/O du manuscrit 782 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris (XIII^e-XIV^e siècles)

Comme pour bien d'autres structures paradigmatiques, d'autres grandes mises en forme des connaissances, on a, tant que cela était possible, intégré les connaissances nouvelles dans le moule cartographique ancien. Sur la figure du XII^e siècle (Figure 8), les îles de la Méditerranée sont indiquées. La figure 10 nous donne à voir une mappemonde médiévale très connue de la fin du XII^e ou du début du XIV^e siècle⁶. Les tracés sont plus complexes, les localisations urbaines plus nombreuses... Mais on reste fondamentalement dans la même lecture religieuse du monde. Remarquons juste un détail : tout « en haut », on retrouve, logiquement à l'orient, le jardin d'Eden ceint d'un trait noir indiquant le tracé du mur de feu infranchissable décrit par la Bible. Mais il est juste à droite de la position du Paradis terrestre, un autre arc de cercle : il s'agit de Gog et Magog, autre lieu décrit par l'Apocalypse de saint Jean, d'où surgiront les cavaliers des derniers jours. Il y a là une conjonction intéressante de précision géohistorique et de récit mythique : cette localisation n'est pas sans rappeler la situation relative (vue d'Europe) du territoire des Mongols qui venaient, quelques années avant le tracé de cette carte, de faire trembler tous les peuples sédentaires de l'Ancien Monde. Certes, l'objectif de l'auteur n'est pas de tracer une vision réaliste du monde, mais d'en donner la grille de lecture (servant plus précisément dans ce cas à la glorification de la monarchie française, puisque cette carte accompagne une histoire des rois francs) ; il s'agissait cependant de ne pas être contradictoire avec les informations géographiques connues d'un public cultivé.

Passé le XV^e siècle européen, les cartes T/O disparaissent⁷. Mais pas l'idée de continent. Ainsi, lorsqu'il apparaît évident, au début du XVI^e siècle, que les terres atteintes par Colomb ne sont pas les rives orientales de l'Asie, c'est l'idée d'une nouvelle « terre continent » qui s'impose. Les expéditions d'Amerigo Vespucci sur les côtes de l'Amérique du sud inspirèrent le moine cartographe Waldseemüller qui fit apparaître pour la première fois le nom *America* (en latin et au féminin) dans l'édition de l'Atlas de Ptolémée qu'il réalisa en 1507, à Saint-Dié-des-Vosges⁸. Le Monde (on peut maintenant lui donner la majuscule, puisque l'univers des Européens s'étend à toute la Terre) comporte dorénavant quatre parties. Cette vision du Monde quadripartite va s'imposer pendant trois siècles. Elle devient un thème artistique récurrent consécutif de l'expansion européenne. Nombre de plafonds baroques en témoignent.

Reste à trouver le cinquième continent. Son histoire est d'abord celle des Antipodes, et c'est une histoire fort longue qui mériterait à elle seule toute une conférence (Broc, 1980). Le point de départ de l'idée d'un continent supplémentaire se situe également dans la pensée médiévale recyclant le savoir antique, mais suivant un héritage plus scientifique que théologique, puisqu'elle est liée à l'idée de sphère. Le globe terrestre s'inscrit dans un univers régi par la physique aristotélicienne, où

il y a donc du haut et du bas : le nord est en haut, donc le sud en bas. Mais comment expliquer alors que l'hémisphère septentrional reste en haut, alors qu'il est essentiellement composé de terres et que les roches sont plus lourdes que l'eau ? Par déduction, on en conclut que l'hémisphère méridional est bien le plus dense, donc qu'il est plus encore que celui du Nord composé de terres et qu'il existe donc un très vaste continent austral.

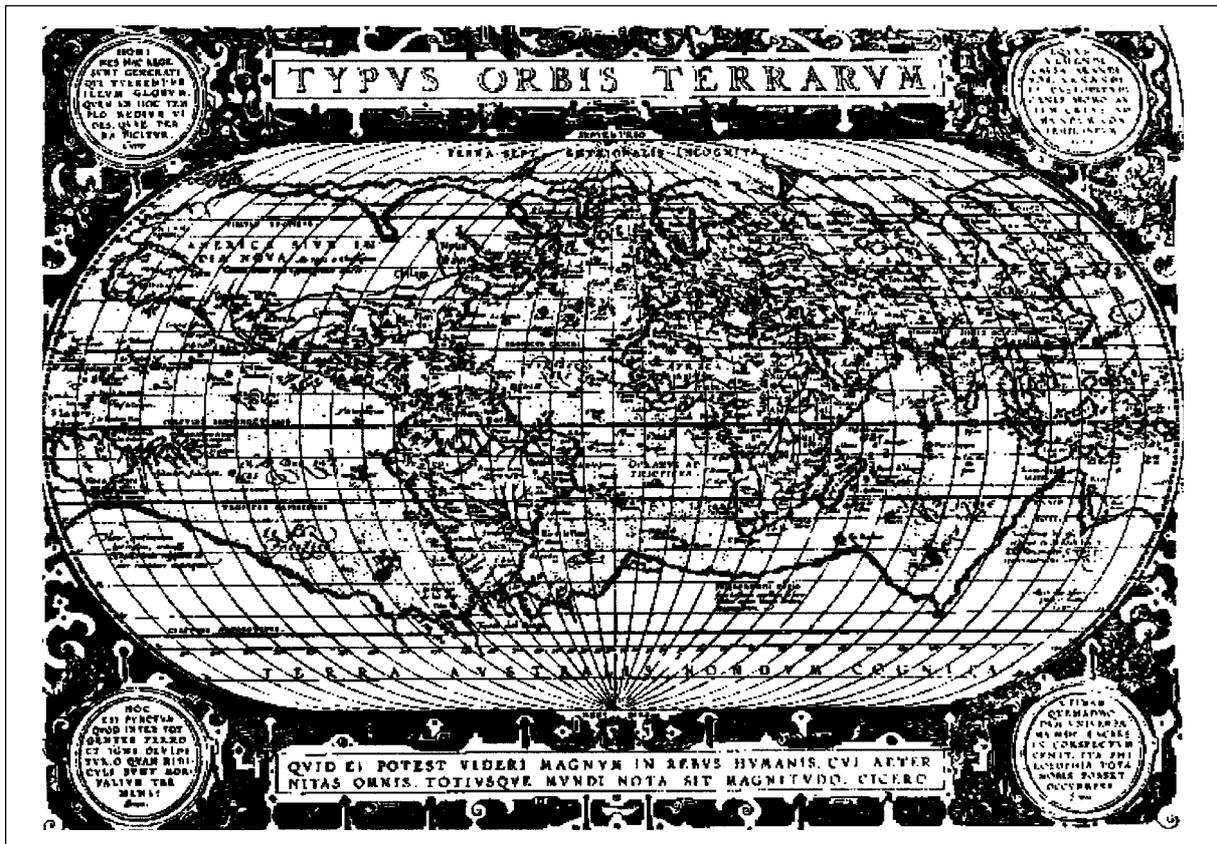
Cette conception toute théorique s'accorde bien avec celle, d'origine pythagoricienne, d'un globe terrestre divisé en zones. Parménide précise, tradition qui s'avèrera fort durable, que la zone centrale, dite « torride », est inhabitable et infranchissable, véritable « hypothèse *ad hoc* » qui protège l'ensemble de la théorie. Donc avec les Pythagoriciens s'impose l'idée d'une « Terre opposée » ou Antichtone, immense continent austral, symétrique de l'oekoumène, qui sert de contrepoids. Platon la peuplera de peuples aux pieds dans le sens opposé ; « Antipode » désigne pendant longtemps une population supposée, non des terres. Mais le fait important restera celui du contrepoids nécessaire, ce que transmettent d'autres représentations médiévales du monde,



comme celle de la figure 11, représentation inspirée de la cosmographie de Macrobe, compilateur du V^e siècle, dans le commentaire du songe de Scipion (on a utilisé ici une des premières éditions imprimées de Macrobe faite à Brescia en 1485).

Figure 11. La cosmographie de Macrobe, selon une édition du XV^e siècle

Si la conception d'une Terre plate disparaît au XV^e siècle européen, ce n'est que pour mieux laisser place à une vision zonale du Monde et au contrepoids antipodal. Ainsi, dans les planisphères du XVI^e et du XVII^e siècles, les cartographes s'appuient sur le moindre indice (littoral nord de la Terre de Feu, Îles - mais dont le caractère insulaire n'est pas encore connu - des océans Indien et Pacifique et, bien sûr, littoraux de la future



Australie...) pour tracer une énorme masse de terres au

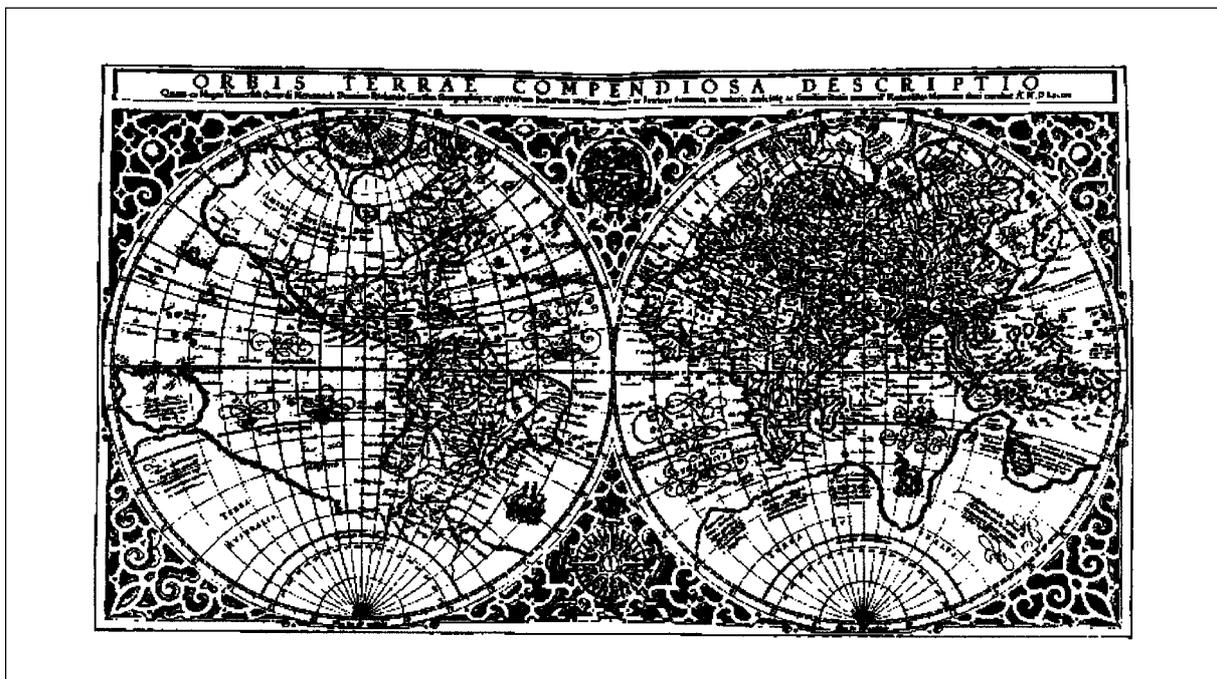


Figure 2. Deux des plus célèbres planisphères de l'école cartographique hollandaise de la fin du XVI^e siècle nous le

montrent (Figures 12⁹ et 13¹⁰).

Figure 12. Planisphère d'Ortelius de 1587

Jusqu'à la première moitié du XVIII^e siècle, l'existence de ce continent austral ne fut pas mise en doute. C'est seulement avec les grandes navigations savantes de la seconde moitié du siècle des Lumières, en particulier celle de James Cook, qu'il fallut se rendre à l'évidence : le grand continent austral n'existait pas. Cela ne posait d'ailleurs plus de problème géophysique, puisque la conception newtonienne de l'univers avait remplacé l'aristotélicienne. Mais l'époque introduit une contrainte nouvelle, celle du classement systématique. Dans la logique encyclopédique, tous les faits doivent relever de catégories précises et exclusives. De même que l'on invente alors les classements systématiques des animaux, des plantes ou des roches, il faut que tous les lieux terrestres soient clairement répertoriés. De sous-ensembles du Monde assez flous, les continents passent au rang de catégories précises (c'est d'ailleurs à ce moment que, d'adjectif, le terme devient substantif). Il faut donc que leurs limites soient nettes. Réciproquement, aucun lieu, aucune île en particulier, ne sauraient exister sans être intellectuellement rattachés à un continent.

Que faire alors des terres jusque-là considérées comme des fragments du monde antipodique et qui s'avéraient isolées les unes des autres, en particulier du plus gros morceau, l'Australie ? On inventa alors une sorte de fourre-tout, curieusement baptisé « Océanie » (1818), terme pour le moins paradoxal puisqu'il est sensé dé-

nommer l'inverse d'un océan. Les cinq parties du Monde de nos manuels de géographie étaient instituées. Ce qui se passe au même moment et pour les mêmes raisons, la délimitation précise de l'Europe, montre aussi bien le caractère relatif, historique, de ce découpage. Jusqu'au XVIII^e siècle, en effet, la limite orientale de l'Europe n'était pas un problème. À la suite de la barre septentrionale du T des mappemondes médiévales (qui prolongeaient la mer Noire par le Tanais - le Don - symétrique du Nil séparant l'Asie de l'Afrique), on utilisait différents fleuves comme la Vistule ou la Volga¹¹. C'est un coup de force géopolitique qui déplaça définitivement (?) la limite à l'Oural. Pierre le Grand veut alors ancrer la Russie en Europe, l'intégrer au « concert des nations » ; il faut donc que le plus possible du territoire de son empire soit officiellement en Europe. Son cartographe, Tatichtchev, repousse donc jusqu'au phénomène naturel le plus facilement identifiable à l'est la limite du continent (Foucher, 1993). Comme cet acte politico-cartographique fut accompli dans le contexte de l'encyclopédisme classificatoire, il devint définitif, même si les monts Oural et le fleuve homonyme qui les prolonge jusqu'à la Caspienne forment une piètre frontière...

II. VISION ET DIVISION DU MONDE

La vision du Monde dont nous avons ainsi hérité est toute empreinte de subjectivité. Le trait le plus évident en est son eurocentrisme, symbolisé par le méridien de Greenwich, choisi comme méridien d'origine « parce qu'il est au milieu », comme disent les jeunes élèves (et eux seuls ?). Le second caractère, plus insidieux sans doute, est son zonalisme (Retaillé, 1998). Un

manuel de géographie français de la fin du XIX^e siècle nous en donne une vision incontestablement caricaturale (Figure 14). Mais est-elle totalement obsolète dans l'inconscient de notre vision du Monde ?

Carte extraite de *Cours supérieur de géographie* de Lemonnier et Schrader (avec la participation de Dubois et Gallouedec), Armand Colin, 1898.

Cette figure est en première page de la troisième partie, consacrée à la France, de ce manuel de l'école primaire supérieure (les deux premières parties sont dévolues au Monde et à l'Europe). Le texte qui accompagne cette carte mérite d'être intégralement cité :

« La France est placée dans l'hémisphère boréal, le plus peuplé et le plus civilisé. Elle est comprise entre les 42 et 51 degrés

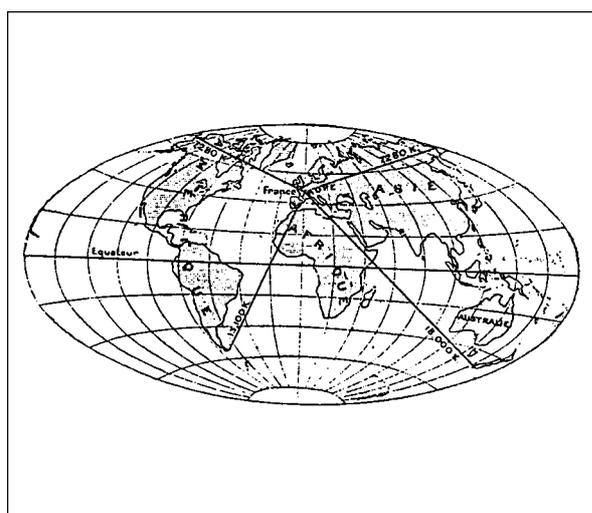
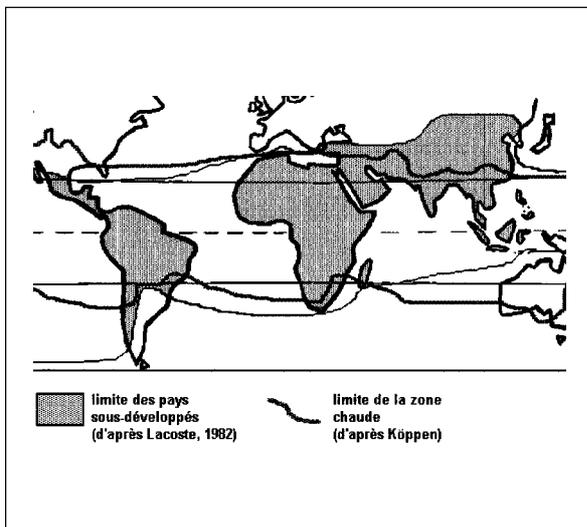


Figure 14. Une vision scolaire ancienne (?) du Monde

de latitude, c'est-à-dire au milieu de la zone tempérée, la plus favorable au développement de la civilisation. Enfin, elle est à peu près au centre des terres émergées ; il y a à peu près la même distance de la France à l'Asie du Nord-Est et à l'Amérique du Nord-Ouest, de la France à la Nouvelle-Zélande et à la pointe de l'Amérique du Sud ».

Pendant de nombreuses années scolaires, guerre froide aidant, il fut facile de couper le Monde en quatre à l'aide de deux couples cardinaux : Est et Ouest géopolitiques, Nord et Sud géoéconomiques. Il ne nous reste plus aujourd'hui que le second binôme. Même s'il se nuance aujourd'hui de cas intermédiaires, émergents ou en transition, il n'en reste pas moins vivace. Or nous ne prenons jamais assez garde à la superposition assez nette entre la délimitation du « Sud », concept économique et social, et celle de la zone intertropicale. Bien au contraire, pour un géographe, un tel rapprochement sent trop le déterminisme pour ne pas être immédiatement rejeté (Grataloup, 1996)¹². Or, si l'on analyse un peu attentivement les limites du sous-développement tel qu'il apparaît au milieu du XX^e siècle, au moment de la décolonisation politique, par rapport à celles des climats tropicaux, on constate une forte adéquation (Figure 15). On peut, bien sûr, discuter à l'infini des critères du déve-

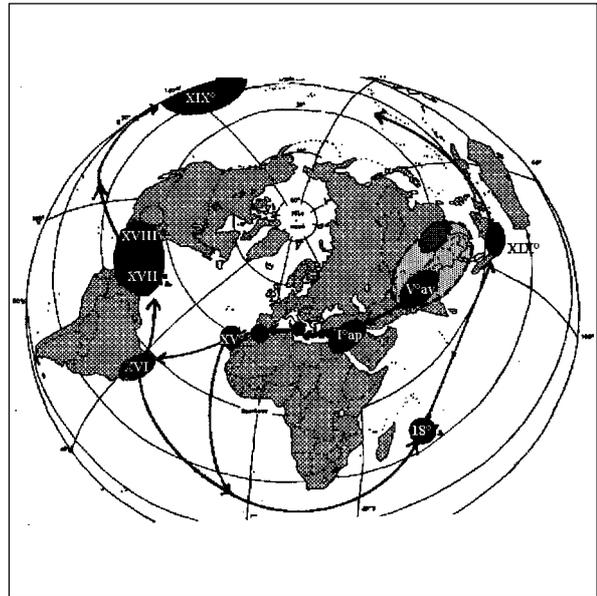


loppement et de son inverse, et par là même déplacer quelque peu les limites, sans modifier la question en profondeur. À un moment historique donné, disons à l'issue de l'acmé de la colonisation européenne, durant la première moitié du XX^e siècle, il y a eu une forte coïncidence entre la tropicalité et le sous-développement¹³.

Figure 15. Tropicalité et sous-développement (au milieu du XX^e siècle)

Plutôt que de chercher ou de combattre de vieux déterminismes¹⁴ ou racismes, il peut être plus productif de relier la conquête européenne du Monde et ses effets induits avec la quête d'une altérité de milieu par une

civilisation confinée dans un milieu tempéré. La recherche par les Européens de ce qu'ils nommaient des « épices » - en gros des produits tropicaux - les mène à s'intéresser de préférence, parmi les régions lointaines, à celles qui sont naturellement différentes des leurs. La diffusion de la culture de la canne à sucre illustre parti-



culièrement ce caractère originel de la mondialisation conduite par les Européens du XV^e au XX^e siècles (Figure 16). Il faut également tenir compte de la distance à l'Europe pour comprendre l'ancienneté et la profondeur de l'imprégnation de ce processus producteur d'extraversion et de sous-développement¹⁵.

Figure 16. Diffusion de la culture de la canne à sucre

La canne est originaire de l'Asie du Sud-Est. Elle est déjà cultivée en Inde lorsque les armées d'Alexandre atteignent cette partie de l'Ancien Monde. Les Grecs parlent effectivement d'un « roseau qui donne du miel ». Les Arabes diffusent ensuite la culture de la canne vers l'Ouest. Lorsque les Européens découvrent cette culture, à l'occasion des croisades, les modalités économiques et sociales, la plantation qui répond à des nécessités techniques, et l'esclavage, lui sont déjà liés.

Les Européens vont prendre goût à la consommation, d'abord discrète puis de plus en plus massive, de ce qui est considéré à l'origine comme une épice rare. Mais un problème agricole se pose à eux : le cycle végétatif de la canne est d'un peu plus d'un an et cette plante ne supporte pas le froid. On utilise d'abord les extrêmes méridionaux de l'Europe (Chypre, Crète, Malte et surtout Andalousie), puis au XV^e siècle, les îles atlantiques nouvellement découvertes. Colomb fait traverser l'Atlantique à cette plante dès son deuxième voyage.

La culture s'installe d'abord dans le Nord-Est du Brésil, le lieu le plus facile d'accès à partir de l'Europe, sous l'impulsion des Portugais puis des Hollandais. Ce n'est qu'au XVII^e siècle que les Antilles sont utilisées pour les plantations par une diffusion qui va du Sud au Nord (Cuba n'est vraiment atteinte qu'à la fin du XVIII^e siècle). Les autres îles tropicales, plus lointaines vues d'Europe, sont mises en culture plus



tardivement.

Au total, le sucre ne fut pas le seul produit de plantation (café, indigo, tabac, puis thé, plus tardivement hévéa le sont également). Mais ce fut celui qui joua le rôle le plus évident, faisant des « îles à sucre » le prototype des espaces extravertis dominés.

Figure 17. L'Australie vue d'Australie

Ne retournez pas la page. Cette figure est bien à l'endroit.

La pensée d'un monde binaire (centre et périphérie, riches et pauvres, Nord et Sud...) n'est pas sans rapport avec la figure que l'on donne implicitement au Monde. Utiliser un planisphère où les zones apparaissent comme des évidences, en particulier grâce à la récurrence des parallèles remarquables (équateur, tropiques, cercles polaires et pôles) prépare le terrain à une lecture en bandes différentes. Il était logique de la part d'Yves Lacoste

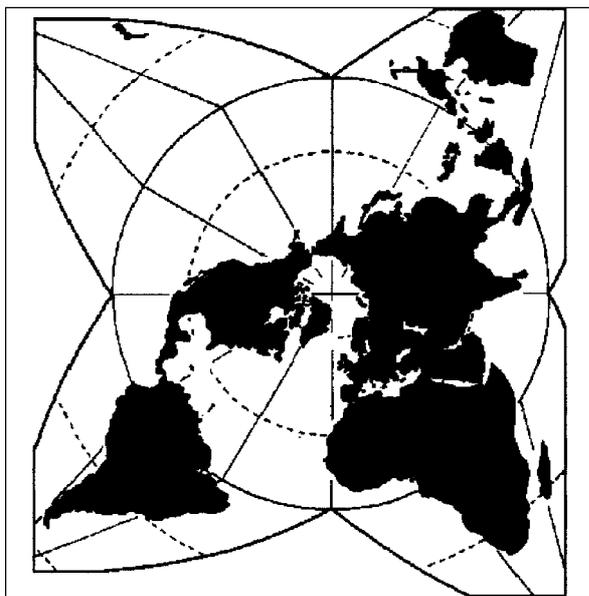


Figure 18. Dissymétrie des points cardinaux dans une projection polaire prolongée
Où sont l'Est et l'Ouest ?

ou de l'Unicef de privilégier la projection Dymaxion¹⁶. En effet, déplacer la centralité sur un planisphère à quatre bords ne modifie pas profondément les choses. Prenons comme exemple la carte abondamment diffusée par les autorités australiennes (Figure 17).

Ce planisphère nous donne effectivement l'envie de nous tordre le cou, puisque nous la percevons comme « à l'envers ». Mais, pour que le message australien passe, il fallait que soient modifiés les paramètres gênants pour cette société, mais pas plus. On a donc une carte orientée au sud et centrée sur le 130° de longitude est, donc avec l'Australie « à la place » de l'Europe. Mais il s'agit d'une projection de Mercator, avec quatre bords « cardinaux », un centre et des marges. Cette carte, en fait, reste profondément occidentale. Pour déstabiliser le lien entre les limites du planisphère et les points cardinaux, il suffit d'utiliser une projection polaire prolongée (Figure 18). Le nord est au centre, mais le sud c'est toute la limite de la figure. Quand à l'est et l'ouest, la carte, à la différence des planisphères plus habituels, montre qu'ils ne sont que relatifs.

Une telle projection modifie donc l'idée des bouts du Monde. Le fait de ne plus couper aux environs de la ligne de changement de date¹⁷, mais entre les cinq continents et l'Antarctique, permet de mieux représenter le système-Monde. En effet, la mondialisation contemporaine pose un redoutable problème cartographique (Grataloup, 1999), car, à la différence du Monde eurocentré du XIX^e siècle ou même de la bipolarité atlantique de l'essentiel du XX^e siècle, l'espace mondial contemporain est « bouclé » : c'est au début des années 80 que les flux transpacifiques atteignirent le niveau de ceux qui traversent l'Atlantique et que l'on parla alors de Triade. Mais, si la chose est connue, ce n'est pas pour autant qu'elle s'impose d'évidence, dans la mesure où elle contredit la représentation habituelle que nous nous faisons du monde.

Par ailleurs, même si aucune limite ou aucun toponyme ne sont indiqués, nous projetons sur toute représentation de la Terre notre grille continentale et ce, en toute innocence, car ces « parties du monde » nous semblent naturelles. Ce sont, « à nos yeux », de grandes îles¹⁸. Or nous venons de le voir, il s'agit d'un découpage fait en toute subjectivité par une civilisation, la Chrétienté latine, projeté sur les autres¹⁹. Ce ne serait pas bien grave, si les découpages n'étaient pas lourds de connotations devenues implicites. Les stéréotypes proposés par les représentations baroques des quatre parties du Monde ne sont plus regardés que comme des variations artistiques. Pourtant que charrient implicitement les adjectifs « africain » ou « asiatique »²⁰ ?

Il n'est pas plus de bon planisphère qu'il n'y en a de mauvais. On ne peut donc recommander l'un plutôt que l'autre, mais un vœu peut être fait : pour bien comprendre le Monde, il faut le voir sous tous ses angles, multiplier les types de planisphères et de mappemondes, utiliser des globes en attendant la généralisation de la pratique d'hologrammes. Se contenter du même type de figure, à quelques variantes près, c'est imposer un message et créer un obstacle à la compréhension du Monde en devenir.

Comme le « cadastre » de Bedolina, nos figures du Monde sont précises et mathématiquement justes. Mais, comme la représentation de Sargon d'Agadé, elles donnent également à voir la mise en scène que nous nous donnons de notre propre monde. Le planisphère est un outil banal et dangereux, d'autant plus dangereux qu'il nous paraît banal. Il a généralement quatre bords, il est, le plus souvent, orienté au nord, découpé en continents et peut donc sembler nous donner à voir un objet naturel, le monde tel qu'il est. C'est au contraire un puissant message subliminal qui conditionne notre pensée de l'espace mondial. Au lien fort rappelé par Georges Perec entre penser et classer (1985)²¹, il faudrait sans doute rajouter figurer.

NOTES

¹ Texte de la conférence à la société géographique de Liège, 21 novembre 2001.

² Ici au sens étymologique de *climatos* = angle ; autour d'un espace central et circulaire, le monde divisé en parts égales, en « climats ».

³ La malédiction de Cham et le fait que ses descendants aient plutôt peuplé l'Afrique, si l'on interprète un peu largement les Saintes Écritures, a permis de justifier ultérieurement l'esclavage et la traite des Noirs.

⁴ La répartition des rôles attribués aux trois fils de Noé connu un grand succès au Moyen Âge. Sans doute n'est-ce pas sans rapport avec une autre grille de lecture, celle de la triple fonctionnalité indo-européenne. À Sem revenait la fonction sacerdotale, à Japhet le rôle du guerrier, enfin Cham était destiné à servir les deux autres et représentait donc le peuple laborieux. On peut se référer, en particulier, à la passionnante lecture du

texte d'Honorius Augustodunensis faite par Georges Duby (1978).

⁵ Le substantif « continent » n'apparaît qu'en 1671 ; auparavant (depuis 1532), on parlait de « terre continente » (du latin *con-tinere* « tenir ensemble ») ; cf. François de Dainville, s. j., 1964.

⁶ Cette carte a été l'objet d'une analyse fouillée par Danielle Lecoq (1988).

⁷ Il est cependant intéressant d'observer que, si l'imprimerie allait bouleverser la production et l'usage des cartes, la première qui fut imprimée, à Augsbourg en 1472, était une mappemonde en T/O dans une édition des *Étymologies* d'Isidore de Séville (Cf. Élisabeth L. Eisenstein, 1991).

⁸ Doù la localisation du Festival International de Géographie.

⁹ Abraham Oertel, d'Anvers, plus connu sous le nom latinisé d'Ortelius (1527-1598), consacra sa vie à mettre au net les connaissances géographiques contemporaines, par compilation de tous les matériaux existants. Son ouvrage capital, le *Theatrum Orbis Terrarum* (Théâtre de l'Univers), parut pour la première fois en 1570. Il est généralement considéré comme le premier atlas moderne. C'est un monument d'une rare érudition qui laissa des traces profondes dans l'histoire de la cartographie. Jusqu'en 1612, il fit l'objet de 41 éditions au cours desquelles il fut constamment augmenté.

¹⁰ Contemporain et ami d'Ortelius, Gerhard Kremer, dit Mercator (1512-1594), s'adonna davantage que son compatriote au côté mathématique de la géographie. En 1569, il publie la fameuse carte du monde en projection cylindrique à laquelle il doit sa célébrité. Il produisit de nombreuses autres cartes qui furent réunies dans un grand atlas (le premier livre à porter ce nom) publié un an après sa mort et dont la figure 13 est extraite.

¹¹ Pour Montesquieu, dans *l'Esprit des Loix*, la Volga est la limite entre l'Asie et l'Europe.

¹² Cf. l'analyse de textes d'Yves Lacoste et d'Olivier Dollfus sur ce sujet que j'ai faite (1996).

¹³ À tel point d'ailleurs qu'on a pu analyser les glissements de la géographie coloniale vers la géographie tropicale, puis la géographie du sous-développement (par exemple : Michel Bruneau et Georges Courade, 1984).

¹⁴ Fort bien analysés par Montesquieu, 1748. *De l'esprit des lois*, en particulier dans le livre quatorzième « Des lois dans le rapport qu'elles ont avec la nature du climat » (édition de la Pléiade, Gallimard, 1951, volume II).

¹⁵ Sous le nom de « principe de Port-au-Prince », j'ai tenté de modéliser cette logique de production des espaces sous-développés (1996).

¹⁶ La projection Dymaxion (ou de Fuller) permet des cartes composées de triangles équilatéraux dont les bases représentent le plus souvent 63°26'5,81576" soit 3.806,09.693 milles nautiques - soit une échelle des bases de 1/21.000.000. Ces triangles, au nombre de 21, peuvent s'assembler et former un polyèdre proche du géoïde terrestre. Théoriquement, il n'y a plus de hiérarchie des lieux dans cette projection. Mais comme les triangles où sont figurées les terres émergées sont généralement jointifs, on a une variante de projection polaire.

¹⁷ Voir les jeux faits sur cette situation « extrême » par Umberto Eco dans le roman, *L'île du jour d'avant*, Grasset, 1996.

¹⁸ On peut s'amuser à traquer dans les dictionnaires les contorsions pour donner une définition claire du mot « continent ». En effet, du fait de la continuité eurasiatique, l'idée d'insularité en mode majeur n'est pas généralisable.

¹⁹ On peut d'ailleurs s'amuser à imaginer ce qu'aurait été le planisphère banal si le niveau mondial avait été construit par

une autre civilisation, en projetant les cartes chinoises ou arabes (ou toute autre vision du monde, celle du Tahuantinsuyu inca, par exemple). Le résultat risquerait d'être à la fois très proche du planisphère « gagnant » (une forte subjectivité civilisationnelle) et très différent dans ses découpages (il n'y aurait aucune raison que les « continents » soient les mêmes à partir des carrés chinois emboîtés ou des climats arabes !).

²⁰ Souvenons nous, par exemple, de la conception *asiatique* des droits de l'Homme avancée par le dirigeant singapourien Lee Kuan Yew.

²¹ Georges Perec, 1985 (en particulier, p. 155, « Le monde comme puzzle »).

BIBLIOGRAPHIE

- BEAUD M. et al., 1999. *Mondialisation. Les mots et les choses*, Karthala, Paris.
- BOORSTIN D., 1986. *Les découvreurs*, Éditions Seghers, Paris.
- BROC N., 1980. De l'Antichtone à l'Antarctique. *Cartes et figures de la Terre*, Centre Georges Pompidou, 1980.
- BRUNEAU M. et COURADE G., 1984. À l'ombre de la pensée Gourou. *Espaces Temps*, n° 26/28, pp. 67-78.
- de DAINVILLE F., s. j., 1964. *Le langage des géographes*, Éd. Picard, Paris.
- DUBY G., 1978. *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Gallimard, bibliothèque des histoires, 1978.
- EINSENSTEIN E.L., 1991. *La révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes*, La Découverte, Paris.
- FOUCHER M. (dir.), 1993. *Fragments d'Europe*, Fayard, Paris.
- GRATALOUP C., 1996. *Lieux d'Histoire. Essai de géohistoire systématique*, Reclus, Montpellier.
- GRATALOUP C., 1999. Représenter/penser un Monde mondialisé. *L'Espace géographique*, n° 1, pp. 13-22.
- LECOQ D., 1988. Éléments pour une lecture d'une mappemonde médiévale. *Mappemonde*, n° 1, pp. 13-17.
- PEREC G., 1985. *Penser/Classer*, Hachette, Paris.
- RETAILLE D., 1998. Les modèles implicites dans l'enseignement de la géographie. *L'information géographique*, n° 5, pp. 194-200.

Adresse de l'auteur :
Christian GRATALOUP
UFR des Lettres,
des Sciences de l'Homme et des Sociétés
Université Paris 13 - UFR LSHS
99, avenue Jean-Baptiste Clément
F-93430 Villetaneuse